

PARIS, JUILLET 1942.

La fillette fut la première à entendre le coup puissant contre la porte. Sa chambre était la plus proche de l'entrée de l'appartement. Dans la confusion du sommeil, elle avait d'abord pensé que c'était son père qui remontait de la cave où il se cachait, qu'il avait dû oublier ses clefs et insistait parce que personne ne l'avait entendu quand il avait frappé discrètement. Mais bientôt des voix s'élevèrent dans le silence de la nuit, fortes et brutales. Ce n'était pas son père. «Police ! Ouvrez ! Tout de suite ! » Le martèlement reprit, plus fort encore. Vibrant jusque dans la moelle de ses os. Son jeune frère, qui dormait à côté d'elle, commença à s'agiter dans son lit. «Police ! Ouvrez ! Ouvrez ! » Quelle heure était-il ? Elle jeta un coup d'oeil entre les rideaux. Il faisait encore sombre.

Elle avait peur. Elle pensait à ces conversations, ces murmures nocturnes, que ses parents avaient échangés croyant qu'elle dormait. Mais elle avait tout entendu. Elle s'était glissée jusqu'à la porte du salon et là, avait écouté et regardé ses parents à travers une petite fente dans le bois. Elle avait entendu la voix nerveuse de son père. Avait vu le visage angoissé de sa mère. Ils discutaient dans leur langue natale, que la fillette comprenait, même si elle ne la parlait pas très bien. Son père avait dit tout bas que les temps à venir seraient difficiles. Qu'il faudrait être courageux et très prudent. Il avait prononcé des mots étranges et inconnus : « camp », « rafle », « arrestation », et elle se demandait ce que tout cela pouvait bien signifier. Son père, toujours très bas, avait ajouté que seuls les hommes étaient en danger, que les femmes et les enfants n'avaient rien à craindre, et qu'il irait donc chaque soir se cacher.

Le lendemain matin, il avait expliqué à sa fille qu'il était plus sûr qu'il dorme à la cave pendant un moment. Jusqu'à ce que les choses « rentrent dans l'ordre ». Quelles choses ? pensa-t-elle. «Rentrer dans l'ordre », qu'est-ce que ça voulait dire au juste ? Et quand cela arriverait-il ? Elle brûlait de lui demander ce que signifiaient les mots étranges qu'elle avait entendus, «camp» et « rafle ». Mais il aurait alors fallu avouer qu'elle les avait espionnés, et plusieurs fois, derrière la porte. Elle n'avait pas osé.

«Ouvrez ! Police ! »

La police avait-elle trouvé Papa dans la cave ? Était-ce pour ça qu'ils étaient là, pour emmener Papa dans ces endroits dont il parlait quand il murmurait dans la nuit, ces « camps » qui se trouvaient quelque part en dehors de la ville ?

La petite se hâta à pas de loup vers la chambre de sa mère, à l'autre bout du couloir. Quand elle sentit la main de sa fille se poser sur son épaule, celle-ci se réveilla dans l'instant.

« C'est la police, Maman, murmura la fillette, ils donnent de grands coups contre la porte. »

La mère glissa ses jambes de sous les draps et dégagea les cheveux qui lui pendaient devant les yeux. La fillette trouva qu'elle avait l'air fatiguée et vieille, bien plus vieille que ses trente ans.

«Est-ce qu'ils sont venus pour prendre Papa ? implora-t-elle en s'agrippant au bras de sa mère, est-ce qu'ils sont là pour lui ? »

La mère ne répondit pas. À nouveau, les voix puissantes leur parvinrent depuis le palier. La mère enfila rapidement une robe de chambre, puis elle prit sa fille par la main et se dirigea vers la porte. Sa main était chaude et moite. Comme celle d'un enfant, pensa la fillette.

«Oui ? » dit timidement la mère derrière le loquet.

Une voix d'homme cria son nom.

«Oui, monsieur, c'est bien moi », répondit-elle. Son accent était soudain revenu, fort et presque dur.

«Ouvrez immédiatement. Police. »

La mère porta la main à sa gorge. La fillette remarqua combien elle était pâle. Elle semblait vidée, glacée, incapable de bouger. La fillette n'avait jamais lu autant de peur sur le visage de sa mère. Elle sentit alors l'angoisse lui assécher la bouche.

Les hommes frappèrent une dernière fois. La mère ouvrit la porte d'une main tremblante et maladroite. La fillette tressaillit, s'attendant à voir des uniformes vert-de-gris.

Deux hommes se tenaient sur le seuil. Un policier, avec sa cape bleu marine qui lui tombait sous le genou et son grand képi, et un homme vêtu d'un imperméable beige, qui tenait une liste à la main. Celui-ci répéta le nom de sa mère. Puis celui de son père. Il parlait un français parfait. C'est que nous n'avons rien à craindre, pensa la fillette. S'ils sont français et pas allemands, nous ne sommes pas en danger. Des Français ne nous feront pas de mal.

La mère attira sa fille contre elle. La petite sentait les battements de son coeur à travers la robe de chambre. Elle aurait voulu repousser sa mère, la voir se tenir bien droite, la voir fixer ces hommes avec assurance au lieu de se recroqueviller, au lieu d'avoir le coeur qui cogne dans la poitrine, comme un animal effrayé. Elle aurait voulu que sa mère soit courageuse.

«Mon mari n'est... pas là, balbutia la mère. Je ne sais pas où il est. Je ne sais pas. »

L'homme en imperméable beige la poussa pour pénétrer dans l'appartement.

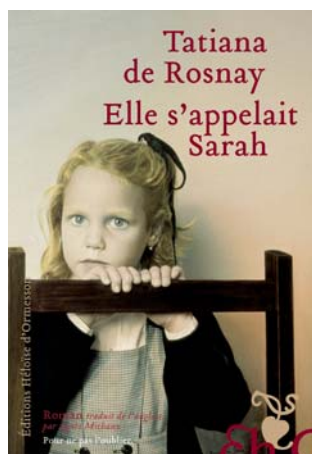
«Dépêchez-vous, madame. Je vous laisse dix minutes. Prenez quelques affaires, assez pour deux ou trois jours. »

La mère ne bougeait pas. Elle regardait le policier, hébétée. Il était resté sur le palier, son dos barrant la sortie. Il paraissait indifférent, las. Elle posa la main sur sa manche bleu marine.

«Monsieur, je vous en prie... », commença-t-elle.

Le policier se retourna et écarta la main en lui jetant un regard dur et indifférent.

«Vous avez entendu ? Vous nous suivez. Vous et votre fille. Contentez-vous d'obéir. »



Tatiana de Rosnay, *Elle s'appelait Sarah*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2006 | www.heloisedormesson.com

ISBN 9782350870458 | 22 € | 368 pages | Distribution/diffusion Interforum